

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. Rédacteur en chef.
GNAFRON. Caissier.
MADELON. Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drôlatique, satirique, amphigourique;

cascadeur, fouailleur et gouailleur; épatant, ébêtant et désopilant;
très peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard.

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES.

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires.

BUREAU PROVISOIRE, pour la réception de la correspondance seulement, à l'imprimerie de la Croix-Rousse, Petite rue de Cuire, 10.

RÉDACTION

COGNE-MOU. Rédacteur.
CLAUQUE-POSSE. id.
CAQUE-NANO. id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

DEUXIÈME

AUX GONES DE LYON.

Ohé! z'enfants, ça marche! ça marche mieux que Rodin dans le *Juif Errant*! ça marche comme su de roulettes... Je savais ben, moi, que vous aviez de porte-monnaie qu'étaient garnis et que le *Journal de Guignol* ferait de recettes... Ah! c'est Gnafron, notre caissier, qu'est dans la jubilation!.. Y compte déjà sur sa part de bénéfice pour acheter un vignoble dans le Beaujolais... Toujours ivrognesse, quoi!

Gna que moi que n'ai a eu une crâne favette quand j'ai vu qui fallait recommencer tout de suite à vous debobiner de gognandises. J'ai fouillé dans le sac, et, ma foi, le gone était vide!... Ah! je croyais que la journalisterie ça s'escamotait comme de muscades, eh ben, pas du tout : c'est un tirage que me fait sortir de mon caractère, et que veut me mettre à de z'épreuves ousque je n'y vois pas plus clair que dans la boîte à l'encre; si ben que je me suis dit : Guignol, t'es t'une ganache! T'as a eu plus grands yeux que grand ventre! T'as tant reluqué les saucissons du mât de cocagne de la gloire, que t'en velà indigesté comme un goulafre qu'a diné à l'œil chez Poble, ou ben au bouillon Gailleton.

Si bien que pour me procurer la tranquillité nécessaire pour ruminer ma copie, j'ai pris mes grolles à mon cou et je suis t'allé battre une retraite dans un couvent de trappistes.

Ah! j'ai ben mis cuire!

D'abord, y m'a fallu avaler le gorgeon de morale

du général en chef de l'établissement : un mami que vous devisage son homme d'un coup de z'œil, et que vous connaît son peuple su le ponce.

« Guignol, qui m'a dit, je vois ta conscience que se ratatine sous les griffes des sept péchés capitaux, que la dessempillent à hue et à dia! Si bien que te seras grilloté comme un bisteck au naturel, si te ne payes pas la sauce.

Primo : T'as piqué ta tête et te t'es sansouillé dans le benot de l'orgueil.

Deuzo : La gloire des hommes de plumes empanachées t'a tout cafi d'envie.

Troiso : T'as trouvé la feuille parisienne jolie, gracieuse, spirituelle et surtout bien trousseée, et, crac! velà la luxure que te gonfle!

Quatro : Et pour empoigner les profits du comédien et ceux du journaliste, l'avarice est venue t'estimuler.

Cinquo : T'as voulu manger à tous les râteliers, goûter à toutes les sauces, et ta gourmandise t'a perdu.

Sixto : Toutes les marionnettes de bon sens que n'ont voulu te donner de conseils, elles ont subi la décharge de ta colère.

Septo : Et pis velà aujourd'hui le remords que t'amène ici comme un grand gognand que croit vivre de paresse.

Cogne-toi la poitrine, misérable pécheur, et fait ton *mia culpa*!

Comment, Jean de Nivelle, t'as voulu de z'honneurs? t'as voulu arrondir ta pelotte en te fourrant dans la Presse?.. Mais, vieux renardin du Jardin chi-

nois, t'as fait une cacade!.. Comment, te veux t'arrondir et te te mets sous presse! Allons, grand benoni, te n'es plus le glorieux rejeton de papa Laurent; le père Thomas te reconnaîtrait plus... Vois-tu, t'es t'un Guignol de contrebande que va s'écraouiller comme un matefaim que n'a pas voulu cuire.

Allons, pisque te velà au bout du fossé, faut que te fasses la culbute; te vas aller faire de réflexions philosophiques dans notre bibliothèque. Te trouveras là-bas, su de rayons, une cargaison d'esprit dont te bourreras ta réfléchi-seuse, et quand te n'en remonteras, te pourras bajaffer à tes lecteurs une tartine à trente-six degrés de chaleur. Et comme ça te deviendras le Timothée Trimm du *Journal de Guignol*.

Le Tripotée Trimm! que je me récrie :... que saint Guttemberg m'en préserve! ça jalouserait ben trop ce grand pâtissier du *Petit Journal*, qui n'en viendrait me chercher de grains d'orge su la tête... Chacun son métier, mon vieux!.. Je peux pas pus être le singe de l'oracle d'un sou de Paris qui n'est fichu de décroter les bottes de Guignol... Y n'aurait qu'à venir me provoquer en duel, avec la demangeaison de me crever la basanne, c'est moi que serais frais! Un gone qu'a de z'ongles comme le roi des écrivainivores, et que s'appelle le Lion de l'espèce... Nom d'un chien! ma tavelle triquerait à vide sur une carcasse aussi bien en plume. Vous ne savez donc pas, général, que ce ratapoil du papa Millaud est curassé avec la peau de son vieil Homère!.. Homère, vous savez ben, un haladin de troubadour du temps des Grecs, que s'est fait tanner le cuir pour en faire une carapace à son petit cousin Tripotée Trimm. Tandis que moi, j'ai

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉES LYONNAIS

MONSIEUR VENTRU.

J'avais mis pour amorce à mon hameçon un de ces petits morceaux de laine multicolore avec lesquels on attrappe les grenouilles et souvent les crapauds.

J'ai jeté ma ligne, et ai ramené monsieur Ventru, accroché par un bouton.

Approchez un peu, cher monsieur, qu'on vous regarde sous le nez.

La figure de M. Ventru semble modelée en caoutchouc ou plutôt pétrie avec de la mie de pain par les doigts d'un écolier.

Aucune accentuation, rien de marqué dans les traits, partout de la graisse à teinte de cire blanche.

Le front est étranglé comme s'il eût été pris entre deux soufflets. Les paupières grasses et molles ont peine à se soulever pour laisser voir des yeux d'un gris sale; les lèvres charnues et pendantes recouvrent des dents mal entretenues, mais solides; le nez tourne à la trogne.

Cette tête ridicule se rattache par un cou de bouledogue à un corps informe, planté tant bien que mal sur deux jambes cagneuses.

Tout cela s'avance dans les rues avec cette majesté tranquille de l'âne chargé de reliques.

Ici, il n'y en a pas.

M. Ventru, dont le métier utile et honorable consistait à vendre des étoffes pour revêtir ses semblables des deux sexes, a vu éclore dans sa cervelle, vers le milieu de sa carrière, la supercoquenteuse idée de diriger ceux et celles dont il avait pendant vingt ans recouvert l'épiderme.

Comme il n'avait au service de son ambition, ni idées, ni intelligence, ni énergie, rien qui attirât sur lui l'attention des hommes qui pouvaient le pousser à l'échelon, il a imaginé, — mesurant les gens à son aune, — d'exercer sur eux la séduction du ventre (*corrumpere per ventrem*).

Il pensait, — non sans quelque raison, — qu'un homme bien élevé ne peut oublier celui chez qui il a digéré.

Ce serait une curieuse histoire à raconter que celle du premier dîner donné par M. Ventru.

Le voyez-vous d'ici ébranler sa lourde personne pour tout surveiller, — monter le vin, tirer la nappe, essuyer les verres et goûter les sauces!

Parbleu! une fausse digestion et tout serait perdu...

Parfois M. Ventru arrive à ses fins, grâce à un marchepied de filet de bœuf et de dindons truffés.

C'est alors, mon brave homme, que vous nous appartenez.

Que votre personnalité soit à l'abri des coups de trique derrière son insignifiance et son obscurité, — rien de mieux.

Que nous ne puissions vous fixer entre les deux yeux

et disséquer votre enveloppe grasseuse, — lorsque simple mortel vous trimblez votre sottise dans la foule, — je l'accorde.

Mais si jouant des coudes, vous voulez sortir du pavé commun et vous hisser sur un piédestal quelconque?

Mais si vous voulez mettre en montre votre tête grotesque et quêter les coups de chapeau des gens qui ne vous connaissent pas,

Alors j'ai le droit de vous clouer au mur et de vous examiner à la loupe. Montrez-moi patte blanche, — ou, morbleu! tendez l'échine.

Il vous a plu d'étaler votre bonté d'âme en faisant imprimer sur une liste de souscription publique : « M. Ventru a donné 100 francs. »

Il vous a plu de faire croire à votre intelligence en prononçant un discours payé 40 fr. à un bachelier ès-lettres. Il m'appartient de dire :

Vous avez refusé deux sous à un pauvre diable, en l'appelant *fainéant*.

Il n'y a chez vous ni cœur ni esprit, — il n'y a qu'un estomac.

Il vous a plu de faire des phrases sur l'immoralité de gens qui valent mieux que vous, de vous poser en défenseur de la vertu, en protecteur de la famille, et de mettre sous verre la pureté de vos mœurs.

Il m'appartient de vous rire au nez et de crier tout haut :

— Allons donc, vieux farceur, — vous avez eu des retours de jeunesse avec votre servante.

ARISTIDE BOISVERT.

tout au plus assez du latin de mon griffardin pour me servir de passeport pour l'académie de St-Georges.

Après c'te rebiffade, que m'est venue à l'esprit, j'ai fait par le flanc gauche, à droite du côté de la bibliothèque.

D'abord, je prends un chelu que brandigollait au plafond comme la lanterne du père Coquard, et je degingole une rampe que s'enfonçait sous terre... J'arrive devant une grand' porte, je tourne la catole, et me vela dans le temple de la science.

Ah! il avait ben raison, le gône de général, quand y disait que je trouverais de copie à trente-six degrés... Figurez-vous une ribambelle de rayons que fessient le tour de la bibliothèque, et que plônt sous le poids des ouvrages les plus chenus du monde, que sortaient de l'alambic de l'esprit des revérands; de z'ouvrages que font les douceurs favorites de toute la communauté. Gn'en avait ben 400,000 volumes! Tous beaux bouquins qu'aviont de z'estiquettes su le dos, ousqu'on lisait comme ça : Trappistine, Eau des Carmes, Grande Châtreuse, et encore ben d'autres qu'ont de noms ronflants comme de fiardes... Gn'avait le livre jaune, le livre blanc, le livre vert; enfin gn'en avait de toutes les couleurs: une vraie bibliothèque de Gnafron, quoi!

Alors, j'apinche un des plus gros volumes qu'avait une couleur de soleil en fiole, je li lève son capuchon, je renifle le bouquet de fleurs de rhétorique qu'il avait dans le ventre, et je me plonge dans la lecture à bouche que veux-tu!... Mais vela t'y pas qu'en retournant le dernier feuillet je fais une pirouette à la jambe-rote, et je vas piquer mon quart d'heure dans une caisse d'emballage.

Je viens de me reveiller tout-à-l'heure, et j'empoigne ma plume pour vous tenir parole; car Guignol est franc du collier, sans blague.

Avec tout ça, je crois que je fais mon Dumas! j'alexandrine ma conférence pour le roi de Madagascar... je bredouille, quoi! et je vous en donne pas pour vos deux sous.

Eh ben! je me suis mis le doigt dans l'œil, vela ce qui n'en est: j'ai promis pus de beurre que de pain, et c'est vous, z'enfants, qu'êtes les paons de Crémieu de la farce.

Cependant, si je veux pas qu'on me torde le corgnolon, faut ben que j'aboule ma petite chronique, sans rester là comme un grobon que joue à borgnon-bleu.

Cherchons voir....

Gna ben le « Caston je suis » que n'a fait des siennes gna quèque temps au Cercle musical; mais bernique! le m'ssieu a le diable dans sa manche, si n'est pas dans sa poche, quoiqu'y n'en dise. Car y faut ben que vous sachiez que ce « sorcier ne puis » prétend qui n'a rien à démêler avec le roi des cornards, qu'il appelle le Croquemitaine de la marmaille.

Y sont tous comme ça à présent: y veulent tous le démolir, ce bonhomme de compère Satan... Gna d'abord un m'ssieu Allan Kardec que lui a chanté son deprofundis, et un autre gône que se nomme Cayla, que l'a enterré tout vif!... sont-y benoits!... Mais rien que leurs noms sentent ben trop le chrétien roussi pour qu'on les croye... Je vous demande ce qui leur z'a fait, le diable, pour l'envoyer dans le royaume des taupes, sans tambour ni trompette. Ah! si le gaillard les prenait au mot, c'est eux qu'auriont un pied de nez de longueur...

D'abord, moi, je suis de l'avis de cui-là qu'a rimailé ce couplet, écoutez, c'est le diable que parle:

« Allons, messieurs les philosophes
« Et vous, sectaires des Esprits,
« Biffez les rudes apostrophes
« Que m'adressent tous vos écrits
« Gardez-moi pour partie adverse
« Sur mon dos prenez vos ébats
« Vous manquerez de controverse
« Si le Diable n'existait pas. »

Pour en revenir à mon « médium ne daigne, » je vas vous raconter une drôle de blague que s'est passée à sa dernière séance, ousque j'étais. C'est ben déjà un peu vieux, mais c'est pas connu:

Gn'avait là un espritite que me disait qui voyait les Esprits que fessient lire le physicien....

Mais, z'enfants, ça sera pour le prochain mimero; vela le prôte que demande sa copie.

La dessus, je vous tire ma rexerence, et je signe:

GUIGNOL EN COLÈRE

REVUE SATIRIQUE.

Guignol est dans un cabinet de travail, assis sur un fauteuil de crin auprès d'un bureau sur lequel sont éparés beaucoup de petits dossiers semblables aux paperasses d'un huissier. Sur chacun de ces dossiers, on lit un nom. Guignol semble chercher dans ce fouillis et ne pas trouver le dossier qu'il désire. Enfin, il saisit la pièce fugitive, l'ouvre, la feuillette et s'arrête au folio ayant pour titre: Mœurs privées. Il pousse un long soupir qui semble être un regret d'avoir entrepris une tâche au-dessus de ses forces, soupire encore, s'accoude, prend sa tête dans ses mains et s'endort. Au même instant la porte du cabinet s'ouvre avec précaution, un homme entre armé d'un énorme gourdin: c'est Gnafron.

GNAFRON

Enfin!... je l'ai rejoint ce coquin de transfuge.

Qui fait sans indiquer l'adresse du refuge.

Où se cache l'effroi de ce mauvais soldat.

De l'orgueilleux pantin, intrigant renégat!

Ouf!... on étouffe ici comme dans une étuve.

Que diable fait-il là?... Je crois, ma foi, qu'il élève

Le vin que dans son verre a versé Figaro.

Ou bien digère-t-il son premier numéro!

La tartine était longue, et, manquant d'habitude

Pour un pareil jargon, la besogne fut rude.

Quelque mouche taquine au nez l'aura piqué.

Moraliser en vers! il faut être toqué!

Il faut vouloir crever un beau jour sur la paille... [taille;

Des vers! surtout quels vers!... deux fois six pieds de

Encor s'ils étaient bons, s'ils sentaient leur latin;

S'ils nous parlaient des fleurs ou des feux du matin,

Du printemps embaumé, du ruisseau qui murmure,

Du concert gazouilleur des voix de la nature;

Cela se comprendrait: on sentirait son cœur

Bercé dans un hamac tendu par le bonheur.

Point du tout, il menace, et son ton colérique

Cherche dans le bouquin viellot, académique,

Des mots sentant leur fruit: catin, fumier, pourris,

Vessie, ordure, étrille... Ah! pouah! le mal appris;

Par là comme il trahit sa douteuse origine...

Des vers dans ce goût-là, j'en ferais j'imagine...

Mais ce n'est point cela qui m'amène en ces lieux.

Il faut qu'il s'explique, et... réveillons-le du mieux.

(Il assène un vigoureux coup de bâton sur la tête de Guignol)

GUIGNOL.

Ah! sacrebleu! quel coup sur ma tête assoupie;

Au moment où j'allais terminer ma copie;

Où ma pensée était prête à jaillir d'un front

Fulminant l'anathème... Ah! siffler, c'est Gnafron!

GNAFRON.

Oui, c'est moi, ce conserit, ton digne satellite,

Dont tes leçons ont fait un vrai soldat d'élite.

Je viens savoir pourquoi tu désertes les rangs

Où tu trouvas la gloire et des succès si grands?

Guignol, déclamant.

Le feu de la satire en mon âme s'allume.

Et je veux échanger la trique pour la plume...

Le dix-neuvième siècle est un siècle pervers!

Je veux, apôtre saint, fouaillant tous ses travers;

Avec Polichinelle entrer en concurrence.

GNAFRON.

Lyon, comme Paris, sentirait-il le rance?

Et la corruption, depuis les rails de fer,

De mon bercéau natal ferait-elle un enfer?

Mon vieux, a-t-on jeté les mœurs à la rivière?

Danse-t-on le chahut sur la butte Fourvière?

Les buveurs d'alcool grimpent-ils le coteau

Pour porter une éponge en guise d'ex-voto?

Notre vieille chapelle est-elle profanée?

Le vice débraillé, la gueule enfarinée,

Ailleurs qu'à l'Alcazar bat-il des entrechats?

En promenant gaiment sa gothon sous le bras?

Le ventre absorbe-t-il le cœur et la cervelle?

Vole-t-on ses amis?... La femme se vend-elle

Pour un morceau de pain quand la faim dit: Allons,

Peigne-moi tes cheveux et trotte des talons!

Et les vieux roupillards usent-ils leurs béquilles

A poursuivre le pied ailé des jeunes filles?... Dis-moi, fait-on ici ce qu'on fait à Paris?

Le vieux chêne gaulois, couvert de guis pourris.

Na-t-il plus sous l'écorce une sève abondante?

Lutèce et Lugdunum sont-ils l'enfer du Dante?

Le monde se meurt-il dans l'abrutissement,

En disant: Je me ris du dernier jugement!

Oh! s'il en est ainsi, partageons cette trique;

Entre nous, cher Guignol, ce bâton excentrique

Peut se couper en deux; il est armé de clous

A rebrousser le poil des baudets et des loups....

Si Lyon est Sodôme et Lutèce Gomorrhe,

Trempons nos vers d'acier dans les feux de l'aurore!

Changeons-les en scalpels et fouillons sous les chairs

Où la corruption fait pulluler ses vers.

Frappons dru!... Eh pardieu! je sens que je m'anime;

Je scande mon discours et j'enfile la rime.

Bravo! bravo! bien dit! Embrasse-moi, Gnafron!

Emboîte-moi le pas, je ne vois point d'affront

A combattre avec toi que ma sainte ardeur gagne....

Fendons la trique en deux et partons en campagne!

Claque-posse est homme du monde; si personne

ne le croyait, il pourrait en donner la preuve;

s'il voulait, par exemple, il parlerait aujourd'hui

d'un mariage remarquable.

Mais Claque-posse connaît les convenances et la

loi sur la diffamation; il se contente de répéter, à

propos de cette union grotesque, l'épigramme

suiivante de l'un des beaux esprits du siècle

dernier.

Depuis plus de six ans, Pyrame

De Célimène, heureux amant,

Des plus douces faveurs a vu combler sa flamme.

Las de jouer le sentiment,

Il la prend aujourd'hui pour femme.

C'est là se quitter décemment.

Les Cocodès de Bellecour.

BOUTONDOR.

Bonjour, Messieurs, c'est toujours l'ami Claque-

posse qui vient vous saluer. Le bruit court que quel-

ques-uns d'entre vous se sont reconnus, que quelques

petites vanités ont été froissées, que d'autres en ont

pris leur parti. La menace, le dédain, la colère et le

mépris, tout m'est indifférent. Mais ne soyez pas blas-

sés, mes beaux jeunes gens; ayez au moins le cou-

rage de vos ridicules.

Gnafron, mes frères, vous connaissez Boutondor?

est-il joli, coquet, bien frisé et musqué; la jolie gravure

de mode! Il copie si exactement les mannequins des

tailleurs en vogue, qu'on est tout surpris de l'entendre

parler; du reste, au bout d'un instant, cette surprise

se change en chagrin: comme chez le paon, le ra-

mage n'est pas à la hauteur du plumage.

Boutondor donne le ton à beaucoup de ses

congénères; il est le Dorsay de ces encurbitacés in-

digènes, et on imite ses allures, sa démarche, ses

manières; si on ne copie pas sa sottise, c'est que c'est

inutile.

Type commun aujourd'hui de l'homme nul, Boutondor n'est rien, et ne sera jamais rien. L'oisiveté pour lui est un luxe; mais quelle différence entre cette oisiveté inepte et la paresse occupée de l'homme intelligent? Ne croyez pas cependant que pour lui le mot oisiveté signifie manque d'occupation; comment donc! il n'y a pas sur la terre d'homme plus affairé que Boutondor.

Le matin ne faut-il pas faire une toilette longue et savante: ne faut-il pas tailler ces ongles roses, parfumer ce corps si blanc, faire onduler ces cheveux soyeux; ne faut-il pas se parer pour l'amour qu'on voudrait inspirer, et donner le pli à cette fine moustache, emblème douteux d'une virilité plus douteuse encore. A midi ne faut-il pas visiter ses écuries et soigner ses chevaux, vérifier la propreté de ses harnais, et se préparer à faire ses visites. La visite, occupation solennelle!

Ne riez pas, gones mes frères; vous ne savez pas de combien de riens se compose la visite du Cocodès. Il faut que le Cocodès soit au courant du scandale d'hier et du sermon de demain; qu'il ait dans sa poche un nombre respectable de billets pour les loteries ou les concerts, qu'il inspire une charité vaniteuse. Il faut qu'il puisse parler du mariage étonnant de madame veuve trois étoiles, et qu'il puisse chiffrer à un sou près le dernier budget de l'œuvre à la mode. Vous avez peut-être cru qu'il suffisait d'être poli et gracieux? détrompez-vous mes braves gones, il n'en est rien: l'abbé Delille faisait trente-six fautes contre la politesse en mangeant un œuf à la coque, et à cette époque les manières étaient moins étudiées qu'aujourd'hui. Jugez donc du travail qu'il faut se donner pour faire, en Cocodès accompli, ses visites quotidiennes.

Fat comme tous les gens trop flattés, Boutondor se croit en butte aux obsessions d'une nuée de femmes idolâtres; il porterait volontier un manteau comme Joseph, s'il n'avait peur d'être obligé de le couper en morceaux comme saint Martin, et, le soir, quand il énumère le nombre de ses victimes imaginaires, il s'endort joyeux et solitaire en répétant comme Titus qu'il n'a pas perdu sa journée.

LE PÈRE POISSON.

Le père Poisson est l'opposé de Boutondor: ce dernier est joli, le père Poisson est laid; l'un est jeune, l'autre est vieux; celui-là est bien élevé s'il est sot, celui-ci est sot et mal élevé. A part ces nuances bien légères chez le Cocodès, et qui ne suffisent point à créer une variété dans l'espèce, on voit du premier coup d'œil qu'il appartient à la même famille.

Mêmes goûts pour les plaisirs faciles, mêmes habitudes de distractions turpides; rien de plus commun, de plus plat que ce vieil Adonis, c'est le Timothée Trimm de la galanterie.

Le père Poisson a soixante ans; cependant sous ses lunettes vous pouvez voir reluire son œil émerilloné par la luxure: il papillonne, voltige, tourne autour des lorettes, les aborde, s'assied à leurs côtés, et cause et rit avec elles. Ancien négociant retiré, il est riche et a voiture; son équipage est à la disposition de ces dames, ce qui ne laisse pas que de faire grand déplaisir à ses enfants.

Connu de toutes les crevettes de Lyon, auxquelles il sert de bureau de placement, il s'est composé un sérail... honoraire. Elles font cercle autour de ce vétéran du vice: il est là flattant l'enfant de celle-ci, faisant à celle-là un compliment équivoque en la caressant du regard, tandis que la sultane favorite, vieille guenon décrépite, le retient à ses jupons.

Gones, mes frères, je ne sais vraiment ce qui pourrait vous arriver de plus triste, d'avoir un père comme le père Poisson, ou un fils comme Boutondor.

CLAQUE-POSSE.

LA RÉCEPTION
d'un Parfumeur de Venissieu.

C'était par une nuit d'hiver; minuit sonnait à l'église de Venissieu.

Dans une cour sombre et mal fréquentée, les *lakistes* du lieu étaient réunis; sur leurs figures jaunies on lisait la joie qu'inspire à tout croyant la recrue d'un prosélyte.

Un immense tonneau plein de *la chose* se dressait au milieu de l'assemblée; il semblait présider à cette imposante cérémonie.

Nu comme un ver, un homme sortit de la maison; il entra en matière, c'est-à-dire dans le tonneau, et d'un air recueilli il écouta la profession de foi que lui lut le syndic du métier.

Pendant ce temps, la Fanfare de la corporation jouait en sourdine le *Lac* de Niedermeyer et Lamartine.

Un vieux praticien s'avança ensuite; il tenait à la main l'épée de ses ancêtres; son cœur battait à rompre ses bretelles.

L'instant était solennel, les chevaux attelés piaffaient sur le grand chemin, chacun retenait sa respiration, on eût entendu vider un vase.

— Jures-tu d'observer les règlements des frères, dit le vieux travailleur d'une voix profondément émue.

— Oui!!! fit le récipiendaire d'une voix étranglée par... l'inquiétude.

— Alors, au nom de nos aïeux, je te reçois chevalier.

Et l'épée en sifflant rasa le tonneau. — Elle ne rencontra que le vide, le néophyte avait disparu!

Quand il se releva, couvert de la sueur de l'émotion, chacun de ses nouveaux frères vint l'embrasser au visage et lui serrer cordialement la main.

Les parfumeurs de Venissieu comptaient un homme de plus!

GNAFRON.

En fumant ma pipe.

Je suis entré l'autre jour dans une boutique de bric-à-brac pour demander le prix de deux chandeliers Louis XIV, égarés là.

Eh quoi! Caque-nano, un homme de plume, s'occupe de bric-à-brac?

Mais, oui.

Le bric-à-brac est vieux comme le monde.

Et depuis que le monde est... ce qu'il est, on ne fait plus que du bric-à-brac.

Eve n'était-elle pas une femme bric-à-brac, puisqu'elle fut formée d'une côte d'Adam?

Ceci dit pour ma justification.

Il y avait dans la boutique un ivrogne qui venait d'apporter sa pailasse et s'adressait à la marchande:

— Dit donc, s'ou plaît, la p'tit' mère! y aurait-il moyen d'égocier des valeurs?

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-elle.

— C'est une pailasse, pa'c' qui faut que j'vous dise...

— Combien voulez-vous d'ça?

— C'est une pailasse, pa'c' qui faut que j'vous dise qu' ma femme...

— Oui, oui, mais combien?

— C'est un' pailasse que j'vous dis, pa'c' qui faut que j'vous dise qu' ma femme n'en a plus besoin, vu qu' j'ai vendu les matelats.

— Eh bien, sur quoi qu'elle couche? demanda un rôdeur en casquette qui regardait de la porte.

— S'coucher! vois-tu, t'es mon ami, toi. Eh ben, je te dirai qu'il faut pas qu' les femmes s'couchent: ça leur z'y gâte l'teint. Et puis, vois-tu, ma femme c'est une bonne femme; quand elle dit rien, elle dit rien; mais quand elle dit qu'qu' chose, j'cogne. D'abord, vois-tu, c'est mon principe avec les femmes; c'est comme ça que j'les su... su... sujuge. D'abord, moi, j'ai un ami, et quand i m'dit qu'qu' chose, y a pus après... mon ami c'est i vin. C'qui fait qu' quand j'rentre, si ma femme s'avise de... j' m'entends, eh ben, comme l'vin m'tap dessus, j' l'rends subito, illico, à ma femme.

— Allons, dit la revendeuse impatientée, je vous en donne deux francs de votre pailasse... et filez!

— Deux francs! tu abuses de ma sensibilité, vieux trois-six!... Deux francs! j'veux bien.

Et l'ivrogne tendit la main.

La marchande les lui donna.

— J'les prends, répliqua notre homme; mais j'constate que ton cœur est sourd comme une vieille trappe.

— Eh bien, mon vieux, paies-tu un litre? demanda le rôdeur à l'ivrogne.

— Vou! répondit celui-ci; mais rappelle-toi qu' tu vas boire ma pailasse, et qu' si j' l'ai vendue, c'est pour conserver le teint de ma femme.

Et ils sortirent bras dessus bras dessous, en beuglant:

En France, jamais l'Angleterre,
Jamais l'Anglais ne règnera!

Bref, c'était à faire tressauter de joie M. de Boissy.

Aux Brotteaux, je renouvelai ma provision de tabac. La dame du débit, tout en bourrant ses petits cornets, s'entretenait avec un habitué:

— Ce pauvre M. Timothée Trimm, comme il a été arrangé en chaire! Vous avez entendu? — disait-elle. — Il paraît qu'il est mort bien subitement, car, hier encore, je lisais dans le *Petit Journal*...

— Mais non; celui qui prêchait parlait d'Eugène Sue.

— Il a dit qu'il était damné?

— Oui, parce qu'il se faisait remettre ses lettres sur un plat d'argent, par un grand diable de domestique tout gaulonné d'or. En voilà un aristot!

A ce récit, ma pipe fuma... de colère, comme une cheminée; j'allais prendre la parole pour désabuser ces braves gens, induits en erreur par celui qui avait sali la mémoire d'un mort illustre.

— Bah! me dis-je, rien ne doit m'étonner... depuis la mort de Cadet-Roussel et de M. de la Palisse! N'est-ce donc pas ainsi qu'on écrit l'histoire? D'ailleurs cela me fera quelques lignes pour le *Journal de Guignol*.

Certes, je suis déiste; mais, en admettant la vérité du fait ci-dessus, pris au vol, j'éprouve le besoin de signaler à tous les esprits bien pensant ce Massillon qui s'érige en avocat-général de la Divinité.

Ce qu'il a dit d'Eugène Sue est emprunté au répertoire de Basile.

J'ai connu notre grand romancier populaire.

Il habitait alors Annecy, où il terminait son dernier ouvrage.

Il avait pour palais un modeste chalet, voisin de la maison de Rousseau.

Son personnel princier se composait de deux vieux serviteurs.

Ses haras étaient vides.

Son Pylade était un petit chien affreux à voir, qu'il avait ramassé dans quelque ruisseau, probablement parce que personne autre n'aurait recueilli la pauvre bête.

Ceux qui n'ont pu pardonner à Eugène Sue d'avoir écrit le *Juif Errant*, ont oublié de comparer ce chien à celui de maître Cornélius Agrippa.

Ils auraient ainsi fait d'Eugène Sue un sorcier doublement digne du bûcher.

Il est vrai qu'ils ne lui épargnent pas les feux d'artifice de l'enfer.

Les prodigalités d'Eugène Sue auraient ruiné un empire.

Ce Sardanapale se faisait expédier, tous les jours, de Paris, un plat de chez Vefour... Prix: 20 francs.

Vrai, les lamproies des Romains de la décadence n'étaient rien en comparaison!

Crime impardonnable: jamais notre romancier, de sa main gantée, ne fit tomber une obole dans le tronc des sacristies; mais il faisait remettre, chaque jour, 50 francs aux malheureux.

Sur ce, je tire très humblement ma révérence au Mirecourt de la cour d'assises céleste, et je l'engage désormais à respecter un peu plus dans ses réquisitoires ceux que Dieu a marqué du sceau du génie.

Un tantinet de respect, S. V. P., mon révérend!

La cause est entendue.

Je terminai désagréablement ma promenade, car il me prit la malencontreuse fantaisie de demander au cabinet de lecture Cerisier les feuilles de la capitale, que je digérerais fort mal.

Je n'y vis que débauche d'esprit... d'estaminet, à la plus grande gloire des cabotines défilées, gueuses en renom et crinolines de la rampe; comme si ces sortes de femmes, immonde produit d'une époque équivoque et de la bêtise des parisiens du jour, valaient seulement une ligne de prose!

Ou bien il était question de l'Académie et de son petit Poncet (lisez Doucet), de la gloire de M. Dennery, de l'habileté de M. Hostein, des machines à femmes en préparation chez MM. Harel et Déjazet.

Postérité, reçois ces détails, ils t'intéressent!

Décidément je commence à croire que ce ne sont pas les Linossier de la grande ville, les Koning, Abraham, Montrosier, Blum, Timothée Trimm, Scholl, etc., qui sauveront la France!

CAQUE-NANO.

BUGNES A L'ÉPERON

Dans un restaurant.
Trois tables.

A celle de droite est attablée une quadrette d'acheteurs parisiens en tournée officielle.

La conversation est vive, animée; et grâce à quelques flacons de Bourgogne, elle devient fort bruyante. La suffisance et la vantarderie font les frais d'un dialogue vide au fond, mais largement empreint de ce cachet particulier aux insulaires de la capitale de la France.

A celle de gauche sont assis quatre Lyonnais pur sang.

L'entretien, non moins bruyant qu'à la table de droite, est richement émaillé des locutions locales les plus épicées. Ici, c'est le vin de Ste-Foy qui stimule la verve de nos gones.

A celle du milieu, deux philosophes approfondissant des questions extra-terrestres, et se plongeant dans les abstractions les plus inextricables : l'harmonie des sphères et la transmigration des âmes.

Le brouhaha qui se fait aux deux tables voisines rompt à chaque instant le fil conducteur des idées nébuleuses de nos deux philosophes. Leur tête gonflée comme une outre n'y peut plus tenir.

— C'est assommant, dit l'un d'eux, ces brailards m'ahurissent! J'ai la tête pleine comme un bassin de toutes leurs platitudes.

— Comme un bassin? répliqua l'autre philosophe; c'est bien naturel, les bassins sont toujours auprès des sceaux.

— Comprends pas!

— C'est pourtant clair comme le jour; montrant la table de droite : ces sots-là sont de Paris; puis, désignant celle de gauche, et ces sots-ci sont de Lyon.

M^e X..., notaire à Lyon, eut la visite d'un de ses collègues de l'Isère.

— Pourquoi cette clause? dit le campagnard, en parcourant par distraction un état de succession, elle est tout-à-fait inutile.

— Il faut bien faire des rôles, répondit M^e X.

Il paraît que les notaires sont comme les cabotins, il leur faut des rôles.

Un troupeau de daims et de biches paissait mollement étendu sur l'herbe d'une prairie en fleur.

Le repas, qui avait été succulent, touchait à sa fin; On était au dessert, et comme on avait éteint très souvent sa soif avec les flots écumeux de l'Air grand moussieux, les langues étaient en plein exercice de croustillades, de gravelures et de stupides railleries.

Chaque promeneur, qui passait près du troupeau repu, était apostrophé par un sarcasme aussi bête qu'impoli.

Le hasard avait conduit dans ces parages M. V..., un estimable sexagénaire, dont l'esprit égale le savoir. Sa belle tête de vieillard fut la cible sur laquelle les biches décochèrent leurs flèches.

— Dites donc, monsieur, lui dit Paméla, il paraît qu'il a déjà neigé sur la montagne?...

— Apparemment, répliqua monsieur V..., puisque les vaches sont descendues dans la plaine.

(Renouvelé des Grecs.)

GNAPRON.

THÉÂTRE

Grand-Théâtre. — Un arrêt du tribunal de Toulouse ayant déclaré que les questions d'administration théâtrale étaient du ressort de l'économie sociale, nous nous abstenons de parler de la situation nouvelle que le sieur Raphaël Félix vient de créer aux artistes des chœurs et de l'orchestre du Grand-Théâtre.

Si Guignol jouait du piston au lieu de jouer de la tavelle, il ne s'engagerait pas évidemment dans l'orchestre du théâtre, et si la trique, instrument de justice, était aussi un instrument de musique, il est à croire qu'il en jouerait sur les épaules de son Directeur.

Les pianos qui constituent tranquillement son orchestre habituel n'ont jamais eu à se plaindre de Guignol; aussi, fort de son innocence, il peut styliser à son aise le procédé cocasse de l'autocrate de nos planches subventionnées.

Théâtre des Célestins. — L'administration du Théâtre des Célestins, en donnant *les Deux Dames*, aurait dû se remémorer que ce nom était celui de la déesse de la chasse.

Celle qu'ont prise les spectateurs lui a sans doute rappelé qu'il ne faut jamais jouer avec les souvenirs de la Mythologie.

Tranquillité, chaleur, mystère et solitude, voilà le bilan hebdomadaire de cette salle bien dirigée.

MADÉLON.

CONCOURS du Journal de Guignol

1^{re} phase.

Le Concours ouvert par Guignol a été accepté avec un empressement qui donne un formel démenti aux détracteurs, qui osaient dire que notre ville n'avait qu'une canette ébauchée en guise de cervelle, et que l'esprit local serrait le vent aux antipodes de l'art.

Sur quatorze concurrents entrés en lice dès le troisième jour de la publication de la feuille nouvelle, deux d'entre eux se sont distingués par un tact particulier à remplir les bouts-rimés. Guignol les suppose coutumiers du fait. N'importe, il croit devoir soumettre à ses lecteurs ces deux spécimens de versification, qui se signalent par un contraste remarquable, quant au fond.

Au troisième numéro, le prix du tournoi sera décerné.

De mon buffet sans pain, j'ai tourné la catole;
Mon estomac gémit, ma tête brandigolle...
Il me faudra bientôt laisser mon baluchon,
Y compris les poils gris de mon coquelichon!
Le pauvre vieux croûton que le ruisseau sansouille
Va désertir ce monde et toute sa fripouille!
Hélas, le désespoir veut tant me sigroler
Que je n'espère plus pouvoir me regroller;
Et pourtant, je ne fus jamais un franc panosse:
Je ne sais pas pourquoi le monde me cabosse
Et fait de mes mollets deux affreux carquelins!
Bah! le ciel appartient aux pauvres... d'escalins.

ANASTASE PATTARD,
ancien marinier.

En épousant Toinon, j'ai tourné la catole
De l'armoire aux amours. Mon cœur ne brandigolle
Que pour celle qu'avait en dot un baluchon
Et des œils qu'ont tapé sur mon coquelichon.
Ah! je m'en repens pas : c'est elle que sansouille
Notre lingé à la plate, et que fait la fripouille.
Si jamais un gandin venait li sigroler
Son bouquet d'oranger, faudra le regroller!
Y peut compter sur moi, car je suis pas panosse...
Je li cogne le masque et je vous lui cabosse
Son renifle-contrat comme de carquelins;
Et je li fais en plus pôner de z'escalins!

CASQUE-A-MÈCHE.

CORRESPONDANCE.

Notre rédacteur en chef vient de recevoir une bien gracieuse lettre d'encouragement; et comme sa modestie est à la hauteur de son amour-propre, il se fait un bien vif plaisir en même temps qu'un impérieux devoir de la soumettre à ses très chers lecteurs :

Lyon, le 2 mai 1865.

Cher et honoré confrère,

Je dis confrère, et tu mérites bien cette qualification, car tu t'annonces au public comme un raseur d'espèce nouvelle et plein de promesses mirifiques. — Les tiendras-tu? — *Figaro*, mon chef de file parisien, te donnera lui-même l'accolade, le jour où ton instrument lui passera sur le menton ou sous les yeux. En somme, raser avec la plume, la langue ou la trique, c'est toujours raser! Ce n'est que le plus ou moins de mousse qui détermine le mérite de l'opérateur.

Donc, cher et honoré confrère,

Puisque la concurrence est l'âme du commerce,
Tu feras prospérer le métier que j'exerce.

Sois donc le bienvenu dans la corporation célèbre des barbiers, dans laquelle tout homme de talent peut faire son chemin, s'il a pardessus tout du coup-d'œil, de l'adresse et la langue affûtée, si, l'oreille tendue aux quatre points cardinaux, il sait enrichir sa mémoire des petits

caneans dont nos officines sont le laboratoire naturel. Disons-le vite, à la gloire du métier : que de réputations méritées sont arrivées par notre canal au faite le plus élevé de la gloire locale; mais ajoutons avec non moins d'orgueil : combien d'usurpateurs de fausse renommée ont été lestement dépouillés de leur manteau d'arlequins et livrés à nu au rasoïr scalpel de l'opinion publique.

Pour nous, toute vertu trouve son piédestal;
Mais l'impudence meurt sous notre pied brutal.

Ce noble privilège de fouiller dans la conscience d'autrui ne s'exerce pas sans une expérience laborieusement achetée, et notre main ne devient habile à manier l'instrument faucheur qu'à la condition de dures épreuves et d'une certaine dose de prudence et de perspicacité; et ce n'est pas sans une étude sévère et approfondie que nous prenons nos grades et pouvons prétendre au doctorat. Si je savais le latin, je te placerais ici une citation concluante. — Hélas! mon cher enfant, si tu veux du premier saut atteindre au niveau des grands maîtres de l'art et pouvoir danser sans balancier sur le corde roide de la critique, il te faut être toi-même tout d'abord et ne pas suivre dans leurs errements les confrères encroûtés. Fais école, ô mon fils! fais école! Sois le Hugo de ta profession et garde-toi d'en être jamais le Ponsard. Mais pardessus tout, admetts à tes conseils toutes les vieilles lames qui ont fait leurs preuves; avec cette réserve cependant : c'est qu'elles soient à la retraite et n'aient pas voix prépondérante. Leurs triomphes et leurs chutes passées seront autant d'exemples dont tu pourras faire ton profit.

Ce préambule, tu t'en doutes bien, n'a qu'un but : trouver un exorde à ma péroraison; c'est-à-dire, te glisser subrepticement mes avis personnels, que tu feras bien d'accueillir sans orgueil, comme je te les donne sans jalousie pour tes succès futurs.

Ecoute donc, ô mon fils!

Tes premiers coups de rasoïr ne sont pas portés d'une main assurée; il semble que tu t'exerces, jeune apprenti, sur l'inévitable tête de bois des débutants; et cependant je devine chez toi une confiance et une assurance contenues, qui devraient t'enhardir à opérer même, les yeux fermés, sur les mentons tremblants destinés à passer sous tes fourches caudines. En un mot, ta lame est d'acier trempé, mais elle n'a pas le fil.

Ce fer, que tu brandis dans une main peu ferme,
Couche et ne fauche pas le poil sur l'épiderme.

Allons, pas de vaine timidité, lâche la bride à ta fougueuse hardiesse, marche fier, parle haut, cingle fort chaque ridicule; fouille au fond de toute conscience gangrenée, force à battre malgré eux tous les cœurs ankylosés sous la commotion galvanique d'un cri de vérité, et courbe les fronts flétris sous la férule de ta justice.

A ce siècle sceptique il faut donner son lot,
Lui parler carrément et non à demi-mot.

Si la ligne droite est la plus courte, si la raison du plus fort est toujours la meilleure, le courage sans témérité ne doit point craindre d'obstacles et tendre droit au but. Je te l'ai dit plus haut; sois toi-même, fais école; et, sans t'inquiéter des cris de douleur et des estafilades, rase, ô mon fils, rase sans peur et surtout sans savon.

Comme je me sens pour toi une sainte et douce affection, je vais suivre pas à pas ta marche dans la carrière des Figaros; puisse-t-elle être triomphale!

Du courage, mon fils, que notre vénéré patron te protège!

Je te la serre.

GUILLERY, D^U QUOS
barbier amateur.

P. S. Ah! j'oubliais : Si mes instruments pouvaient t'être de quelque utilité, souviens-toi que ma trousse est à ton service.

A monsieur U. G. A., à Lyon. — Grand merci de ta gracieuse sympathie, mon cher cousin. La sympathie, en fait de journalisme, est une denrée de contrebande; vois plutôt l'accueil cordial et sincèrement fraternel que mon journal a reçu de mes majestueux confrères de la *Grande Presse locale*. Mais, comme je ne suis pas ingrat, je leur revaudrai ça à la première occasion, si Madame... me prête vie. Je tâcherai de suivre ton conseil, quand tu me dis :

Va, cogne, COGNE-MOU, mais surtout cogne dru!

Mais en passant, tend l'échine, mon vieux : tes vers donnent de trop rudes coups de pied aux règles de la prosodie et de la versification, pour que Guignol ne t'engage pas à aller trouver son griffardin du Gorguillon.

Quant à l'offre que tu me fais de remplacer mes CAMEES LYONNAIS par des pièces inédites, c'est une idée que je prise fort et qu'on pourrait exploiter... plus tard, quand le *Journal de Guignol* aura augmenté son format.

Que cette fin de non-recevoir ne t'empêche pas de m'envoyer des guignolades de courte haleine.

Passe-moi le séné, je te passerai la douce-amère.

GUIGNOL.

Le Directeur-Gérant, BARRILLOT.

LYON. — IMPRIMERIE DE J.-B. PORTE.

N° 2. GALERIE DU JOURNAL DE GUIGNOL. PRIX 25^c

